FIGURE

conversation avec **ANAÏS-TOHÉ COMMARET**

JUILLET *2021*

N° *44*

Devenir une Pipilotti Rist, film, 4 min 32 s, 2019.

Devenir une Pipilotti Rist, film, 4 min 32 s, 2019.

LÉONORE CAMUS-GOVOROFF . LOUIS CHAUMIER . JÉRÔME GIRARD
NINON HIVERT . KONSTANTINOS KYRIAKOPOULOS . MAÏA LACOUSTILLE
LUCILLE LEGER . MASHA SILCHENKO . CHLOÉ VANDERSTRAETEN

DES SOLEILS
des soleils

ENCORE VERTS
encore verts

@CHAMPSMAGNÉTIQUES.COLLECTIF

COLLECTIFCHAMPSMAGNETIQUES.COM

SORBONNE UNIVERSITÉ

BEAUX-ARTS DE PARIS

école nationale supérieure des arts décoratifs

Crous Paris

financé par la CVEC

PROJET ÉQUIPE SORBONNE UNIVERSITÉ

VILLE DE PARIS

DOC!

mains d'œuvres

BÉTONSALON CENTRE D'ART ET DE RECHERCHE

CAC Brétigny

50

EXPOSITION EN MOUVEMENT SOUS LE COMMISSARIAT DE **CHAMPSMAGNETIQUES**

MAINS D'ŒUVRES 07-10 JUILLET 21 **CAC BRÉTIGNY** 15-17 JUILLET 21
BÉTONSALON 30 JUILLET - 01 AOÛT 21 **DOC !** 03-05 SEPTEMBRE 21
GALERIE LA PASSERELLE, SORBONNE UNIVERSITÉ 16-18 SEPTEMBRE 21

INDIRA BÉRAUD *en conversation avec*
ANAÏS-TOHÉ COMMARET

IB Est-ce que tu peux revenir sur le commencement, comment as-tu rencontré l'art et le cinéma ? Qu'est-ce qui t'a poussé dans cette voie ?

ATC Lorsque j'étais enfant, mes parents ont acheté une caméra VHS. Comme j'habitais en banlieue, à Vitry-sur-Seine, je m'ennuyais énormément, les lieux de divertissement ou les lieux culturels étaient loin, et cette caméra est devenue ma meilleure amie. J'ai commencé à filmer tout et n'importe quoi, chez moi, dehors… Un jour, une personne qui n'était pas issue de mon cercle familial m'a montré un coffret de films experimentaux réalisés par Maya Deren. C'était la première fois que je voyais des films dont la narration n'était pas classique. J'avais dix ans et ça m'a choquée. Je crois que cela a commencé comme ça.

« La Boum Hantée », vue d’exposition, Beaux-Arts de Paris, Paris, France, 2019.

« La Boum Hantée », vue d’exposition, Beaux-Arts de Paris, Paris, France, 2019.

Après l'obtention du baccalauréat, j'ai fait une année de césure à traîner dans le milieu de la musique punk, à faire la fête ou des concerts. Durant mon adolescence, j'ai été marquée par l'esthétique des flyers, des patchs de groupes, des vidéos faites maison… et dans cet élan là, j'ai intégré les Beaux-Arts de Paris. J'ai fait partie de l'atelier de Clément Cogitore, Marie-José Burki et Claude Closky. Cela m'a beaucoup plu.

Initialement, je n'étais pas cinéphile, mais c'est venu progressivement. Pour moi, un peu naïvement, faire des films, c'était avant tout être avec des gens que j'aimais, que je trouvais magnifiques et que j'avais envie de rendre encore plus beaux. Oui, j'avais juste envie de filmer les gens que j'aimais.

IB De quelles façons articules-tu la vidéo à l'art contemporain ? Comment les films prennent-ils corps dans l'espace ? Est-ce que tu penses leur monstration dans une installation, dans un espace d'exposition ou bien tu les conçois de façon complètement autonome ?

ATC Habituellement, je pense d'abord au film. Mais il s'avère que petit à petit, j'ai été amenée à penser les films en installation parce qu'on m'a proposé de faire des expositions, parce que j'ai eu mon diplôme, parce que j'ai intégré le Fresnoy… Dans ces cadres-là, j'ai été amenée à réfléchir à cette mise en espace. Puis il y a, dans ma pratique, l'idée que l'expérience prime sur le reste, un peu comme Johan van der Keuken, un réalisateur qui fait des films expérimentaux où la chose qui compte le plus n'est pas la narration, mais bien la sensation, avec par exemple des morceaux de visages pris de très près, des voix superposées… Tout ça : l'expérience, la sensation… me donnent envie de faire des installations qui elles aussi, englobent le spectateur afin qu'il devienne lui même acteur. J'ai envie qu'il se sente

« La Boum Hantée », vue d'exposition, Beaux-Arts de Paris, Paris, France, 2019.

« La Boum Hantée », vue d'exposition, Beaux-Arts de Paris, Paris, France, 2019.

Disparaitre, Épisode 1, film, 3 min 47 s, produit et diffusé par Extramentales, 2020.

concerné par ce qu'il voit. Alors je réfléchis à des dispositifs où l'on peut passer du temps avec le film, s'allonger, prendre un coussin, se mettre dans une position confortable… parce que les personnages que je montre nécessitent du temps. J'ai envie de créer des espaces qui donnent envie de rester, de méditer dans le noir et pourquoi pas même, s'endormir.

IB Peux-tu raconter ton processus de création, la conception, la collaboration, l'écriture ou non des films, le temps de tournage et de postproduction ?

ATC Pour moi, les films, c'est comme la vie. Je n'ai pas de technique ou de plan prédéfini. C'est le prolongement d'un geste. Je rencontre une personne qui va devenir mon amie, cette personne m'attire et je me dis que j'aimerais faire un film avec elle. Puis ensemble, on s'amuse, on crée des fictions, des espaces où l'on s'invente des jeux, des personnages, un peu comme des enfants. Ça se passe comme ça. Ce sont des temps longs que je ne veux pas forcer.

Je suis assez prolifique, je fais des vidéos tout le temps et ça me donne de bon prétextes pour partir à l'aventure. Depuis peu, j'essaye de changer de méthode, je prends plus de temps pour écrire. Le confinement m'a appris à ralentir la cadence, et je pense faire évoluer ma pratique dans ce sens, avec un rythme plus apaisé, qui transparait dans le film.

Nicolas Jardin, qui est chef-opérateur, a changé ma manière de faire des films. Nos univers sont très complémentaires et notre rencontre a permis de rendre concret les univers que l'on rêvait. Plus qu'une simple collaboration entre chef-opérateur et réalisatrice, notre duo fonctionne de manière très organique. On fait notamment des séances de méditation où l'on imagine le film en détails. Le rôle qu'il occupe dépasse

Sur la dalle, film, réalisé avec Nicolas Jardin, 2 min, 2019.

Amor sur mama, film, réalisé avec Nicolas Jardin, 10 min, 2019.

Amor sur mama, film, réalisé avec Nicolas Jardin, 10 min, 2019.

largement celui de chef-opérateur. J'aime bien quand les choses se font en collaboration. D'ailleurs, je ne filme jamais d'acteurs professionnels. À notre époque, je trouve ça important de documenter ce qui se passe de manière sous-jacente. Ce qui est au premier plan, ce qu'on voit sur Instagram, ce qu'on fait paraître, les mondanités et tout le reste, c'est un spectacle qui exhibe certaines normes. C'est une forme de violence. Je veux mettre en avant des gens qui se situent hors de ces normes, qui en sont exclus d'une manière ou d'une autre, ou ne se sentent pas concernés.

IB Les protagonistes de tes films, on a la sensation qu'ils subissent la vie. Il y a un sentiment d'impuissance qui s'en dégage, une forme de lassitude, de mélancolie doublée d'une grande tendresse, notamment lorsque tu leur parles d'amour, lorsque tu leur poses la question de tomber amoureux. Peux-tu revenir sur la place de l'amour dans tes films ?

ATC Mes personnages sont des héros, ou des antihéros. Pour beaucoup, ce sont des loosers ou des gens différents, qui ne sont pas dans les clous. Ils sont déformés, triturés… Mais pour moi, le fait qu'ils aient tout perdu, qu'ils soient résignés, ça les rend puissants, héroïques. Quelque part, tous ces gens-là ont choisi de ne pas se plier à certaines règles de bienséances qu'on nous impose — que ce soit esthétique ou morale — comme Djoudi par exemple. Ce sont des personnages qui, malgré eux, malgré ce mal-être, arrivent à créer des mondes alternatifs grâce à leur imagination et à l'amour qu'ils ont en eux. Quand on est rejeté en permanence, qu'on est à l'écart ou que personne ne nous regarde, on se stimule soit même pour générer de l'amour, pour créer de nouvelles choses, pour s'inventer des histoires. Ces gens-là sont des héros qui ont décidé de claquer la porte à certaines choses.

$$$$, Partie 2, film, 8 min, 2018.

Punk, film, 6 min, 2015.

Ce qui nous pousse, film, 20 min, produit par Le Fresnoy - Studio national des arts contemporains, 2020.

Ils s'inventent leurs propres lubies et refusent celles qu'on leur assigne.

L'amour, j'y pense tout le temps et j'aime bien poser cette question-là. L'amour est un sujet qui rend vulnérable et je trouve ça beau. Ces gens ne savent pas comment se positionner dans ce monde et font peur aux autres qui savent, eux, se positionner. Le mec qui vend de la drogue, les gens ne pensent pas à ses émotions, il est perçu comme le dealer et voilà. Dès qu'on pose cette question de l'amour, il y a une certaine forme d'égalité qui est rendue visible : on a tous besoin d'amour.

IB Une dimension très personnelle, voire intime, transparaît dans tes films. Tournés pour la plupart à Vitry-sur-Seine, d'où tu viens, on y retrouve tes amis ou ta maman. C'est ta voix que l'on entend lorsque tu poses des questions ou bien simplement que tu échanges avec les protagonistes. Comment te positionnes tu vis-à-vis de ce que tu filmes ? Comment appréhendes-tu cette proximité ?

ATC Idéalement, j'aimerais ne plus transparaître dans mes films. Durant un certain temps, j'étais dans la performance parce qu'en parallèle de ma pratique, je suis danseuse et que le rapport au spectateur m'intéresse beaucoup. C'est un peu paradoxal, parfois j'ai envie d'être là, de me mettre en scène et parfois, je trouve ça vulgaire. On vit dans un monde où la tentation de transparaître est tout le temps présente. En fait, j'ai surtout envie de partager à l'écran ce que je vis avec le ou la protagoniste, de faire ressentir la particularité de la relation. Ma voix présente, ce n'est pas toujours volontaire. D'ailleurs, cela me gène un peu, mais il y a des moments où je suis obligée parce que sinon, on ne comprend pas bien l'échange.

Il m'est impossible de filmer une personne qui m'est complètement inconnue et d'appréhen-

Blue Bridge, film, réalisé avec Sequoia Rose Scavullo, 20 min, 2021.

Blue Bridge, film, réalisé avec Sequoia Rose Scavullo, 20 min, 2021.

Blue Bridge, film, réalisé avec Sequoia Rose Scavullo, 20 min, 2021.

der cette personne comme une image ou le simple composant d'un film. Il m'est nécessaire de ressentir quelque chose, de creuser, et c'est ce lien que j'essaye de capter.

IB Souvent tes films abordent cette période charnière, entre l'enfance et l'âge adulte. Peux-tu revenir sur cette période qui est celle de la transformation de soi et de nos rêves, du regard que l'on porte sur le monde, cette période qui est également celles des études et de l'insertion professionnelle ?

ATC Personnellement, c'est quelque chose que je vis constamment, cet état de transformation, ce passage d'un corps à l'autre ou même d'un lieu à l'autre. Je suis une inconnue pour moi-même et finalement je m'habitue à ma nouvelle forme, de manière cyclique. C'est quelque chose qui me fascine, ce changement de forme. Il s'avère que j'ai lu, il n'y a pas longtemps, le livre d'Emanuele Coccia, *Métamorphoses* où il parle très bien de ça. Cela m'a touchée, notamment parce que je suis tombée malade il y a quelques mois, mon corps s'est éteint et j'ai dû recharger mon énergie pour me transformer. Ce moment de transition d'un état à l'autre m'intéresse aussi énormément parce qu'il signifie que tout est possible. Une multiplicité de choix s'offre à soi. Et durant l'adolescence, ce sentiment est exacerbé. Mais cette transformation, on la vit également adulte ou vieux, cette sensation de pouvoir s'inventer, d'être ce qu'on pourrait être… une sensation de grand vide qui envahit le corps. Et cette sensation de vide, elle précède le moment où l'on enfile sa prochaine forme qui permet d'habiter le monde d'une autre manière.

IB Peux-tu revenir sur le glissement entre documentaire et fiction, entre réalité et angoisse, cette texture à la fois ésotérique et horrifique, comme une progression vers le rêve ?

Un dessert par personne, film, 12 min, 2020.

Un dessert par personne, film, 12 min, 2020.

Un dessert par personne, film, 12 min, 2020.

Ma vision du monde est marquée par une certaine angoisse, par la peur. Alors ce moment où la musique se transforme en valse enfantine un peu effrayante, dans *$$$$* par exemple, c'est un regard que je porte. C'est le regard un peu candide d'une personne angoissée par rapport à ce qui se passe dans notre monde. On me parle souvent de la fiction et de son importance, mais moi je trouve qu'au sein de notre réalité, la fiction est déjà-là. Il y a des moments où les choses sont tellement bizarres, tellement décalées, tellement absurdes que pour moi, cela relève déjà de la fiction, voire de l'horreur. Dans mes documentaires, il y a ces moments avec cette musique où cette lumière un peu angoissante qui exacerbent l'étrangeté de notre réalité. Pour l'instant, je ne ressens pas le besoin d'utiliser des artifices tels que la 3D pour illustrer cet effroi. Il suffit simplement de regarder BFM TV pour se retrouver propulsé dans une dystopie de science-fiction.

Ce glissement, il se rapporte aussi à l'inconscient. Le sommeil et les rêves m'intéressent beaucoup, probablement parce que je suis insomniaque. La journée peut se dérouler de façon tout à fait normale : aller au travail, prendre le bus, rien de particulier… Mais avec les rêves, tout ressurgit, des choses que l'on refoule notamment. Alors, j'essaye de mettre en image ce qui fait peur à mes protagonistes, ce qui est refoulé de manière cathartique. C'est un processus bienveillant, il ne s'agit pas de faire quelque chose de dégueulasse. Pour moi, c'est un moment où l'on remet le compteur à zéro en faisant ressortir ce qu'on a en nous.

En ce moment, je me pose des questions sur la manière dont le capitalisme transforme le sommeil. Pourquoi sommes-nous agités ? Pourquoi ne parvenons-nous pas à nous reposer ?

Sans-titre (détail), photographie, 2019.

Sans-titre (détail), photographie, 2019.

Pourquoi avons-nous toujours cette impression de ne pas en faire assez ?

IB Peux-tu revenir sur cet effet de défonce anesthésiante, cette atmosphère flottante produite par le traitement de l'image ?

ATC Tous ces personnages sont des fantômes. Ce sont des personnages en transition, qui cherchent des lieux où ils ont la possibilité d'être, des endroits où se sentir bien, simplement. Du coup, cette dimension esthétique vaporeuse, légèrement fondue, c'est l'illustration de ce besoin de se mouvoir, de trouver sa place et en même temps de disparaître.

IB Disparaître, c'est une forme de résistance ?

ATC Oui, complètement. C'est refuser de participer et dans cette passivité, je vois une forme d'action. Cette forme de résistance, on la retrouve dans *Bartleby* de Herman Melville. Le personnage principal, qui travaille à Wallstreet comme copiste, se met à refuser de se plier aux ordres de son patron en rétorquant 'I would not prefer to' « Je ne préférais pas le faire ». Cette résistance passive m'inspire beaucoup pour choisir mes personnages. Il y a aussi *Wanda*, un film de Barbara Loden : une femme, considérée comme lâche, abandonne ses enfants et son mari avec la même énergie que Bartleby, avec une certaine mollesse que je trouve à la fois très violente et très belle. Et toujours dans la veine des rebellions passives, il y a *Les Invisibles* de Nanni Balestrini, un livre qui est écrit d'une façon qui me touche au plus au point, sans ponctuation, d'une traite.

La musique m'aide énormément à produire cette atmosphère fantomatique. Il m'arrive de fermer les yeux et de réfléchir, de sentir une ambiance. J'aime beaucoup Aphex Twin, Cosi Fanni Tutti… ce sont des sons qui stimulent mon imagination. J'écoute et j'imagine des situa-

Eso que nos lleva, film, 20 min, 2021.

Eso que nos lleva, film, 20 min, 2021.

Eso que nos lleva, film, 20 min, 2021.

Eso que nos lleva, film, 20 min, 2021.

tions vaporeuses. C'est de là que me vient cette teinte édulcorée, un peu effacée. Cette musique produit en moi cette envie de faire des choses comme ça. Ces personnages, ils sont étriqués, mais ils errent dans des lieux spacieux, brumeux, venteux, et la musique m'amène à créer des images qui flottent.

IB Il y a quelque chose d'un peu surréaliste…

ATC Je suis une grande fan des surréalistes : Luis Buñuel, André Breton… J'aime la poésie d'Henri Michaux. J'aime les choses qui rigolent de ce monde. Un rire un peu narquois. J'ai envie de traiter de ces thèmes avec un peu de légèreté et je trouve que les surréalistes y parviennent bien. En l'occurrence, à une époque qui ressemble à celle d'aujourd'hui, une époque totalement barrée, ils ont commencé à faire leur collage. Aujourd'hui, tout est collage, on se retrouve avec une infinité d'images qui n'ont rien à voir et les associations se font de manière absurde. Ça m'intéresse beaucoup ce collage de mondes, de sensations qui ne vont pas ensemble, de situations loufoques.

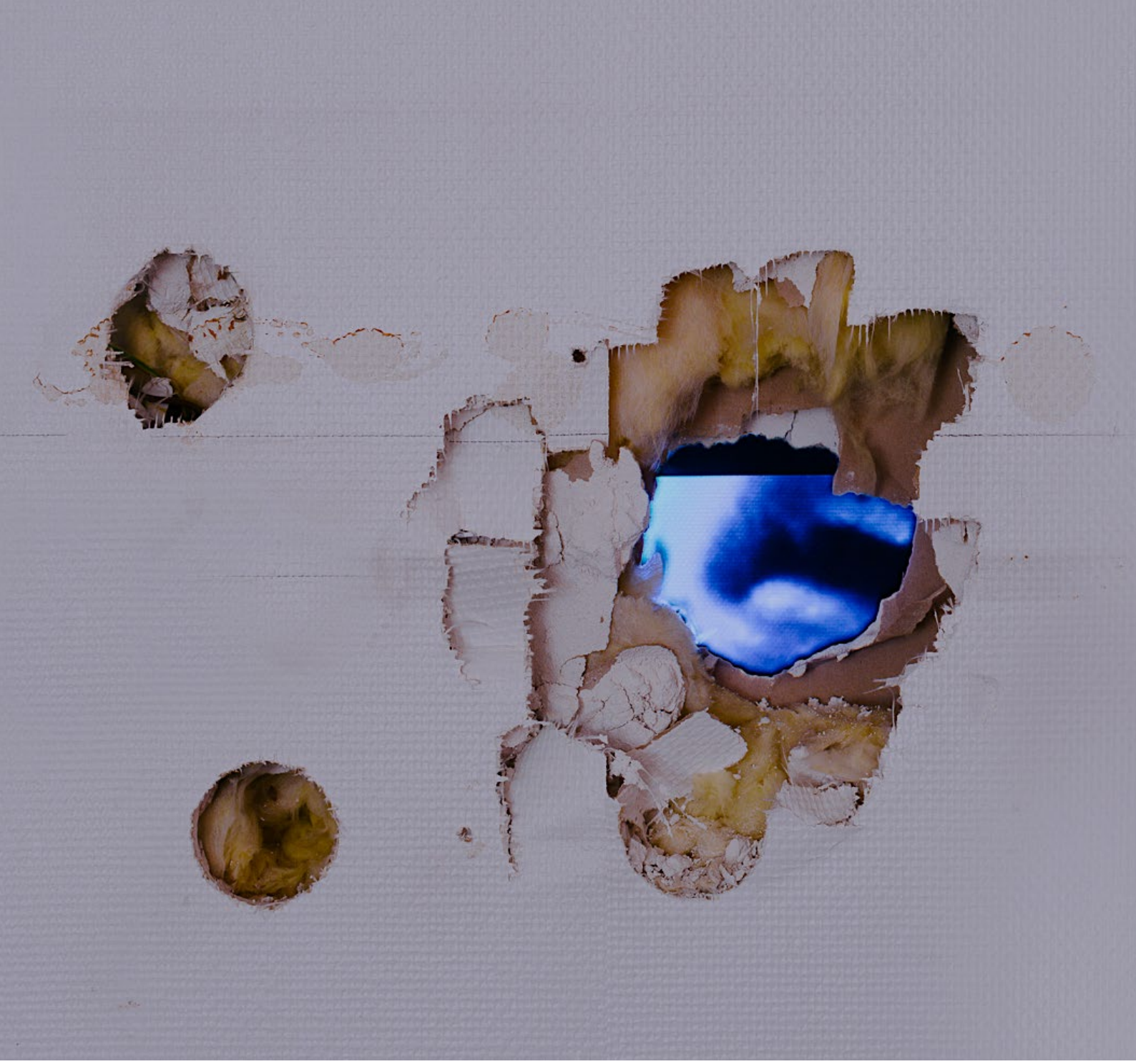
Je vais bientôt présenter une nouvelle exposition à Poush Manifesto, curatée par Mélanie Bouteloup. Elle s'appellera « Salle d'attente Ecclosion », en clin d'œil aux surréalistes. Elle parlera de ce besoin de se recroqueviller, de disparaître… mais également de transformation et de renaissance.

IB De quelles façons la généalogie et l'histoire de chacun, cette forme d'héritage qui subsiste malgré nous, occupent-elles une place dans ton travail ?

ATC Je m'intéresse à la manière dont l'Histoire transforme un individu et la façon dont elle traverse les générations et le temps. La dictature au Chili, c'était il y a déjà longtemps et pourtant on perçoit encore ses effets. Hito Steyerl et Chris Marker

« Salle d'attente Ecclosion », vue d’exposition, Poush Manifesto, Paris, France, 2021.

« Salle d'attente Ecclosion », vue d’exposition, Poush Manifesto, Paris, France, 2021.



« Salle d'attente Ecclosion », vue d’exposition, Poush Manifesto, Paris, France, 2021.

font ça aussi, à leur manière. Ce sont des références importantes pour moi, ils traitent d'évènements plus grands qui s'incarnent en un personnage, qui transforment son identité de façon insidieuse. On ne tombe pas malade du jour au lendemain, mais il y a des moments où l'on se sent mal, des malaises intérieurs qui minent et l'on ne sait pas d'où ils viennent : pourquoi suis-je insomniaque ? Pourquoi n'ai-je plus envie de participer ? À travers la vie d'un personnage, que j'essaye de traiter de façon très intime, je parle de sujets plus globaux, qui les dépassent. J'aimerais m'intéresser d'encore plus près à ce système pour montrer comment il détruit.

Apichatpong Weerasethakul fait ça également. Ses films fonctionnent comme des rêves interminables qui traitent de manière sous-jacente d'évènements traumatiques.

IB Pourrais-tu me parler de ces costumes que tu crées et ce qu'ils initient dans ta pratique ?

ATC Je suis en train de le faire pour le deuxième épisode de *Disparaitre*, une série en cinq épisodes, produite et diffusée par Extramentale, curatée par Julia Marchand et Louise de Lamballerie et qui tient debout avec l'aide pragmatique de Chloé Bourdon. Le costume c'est le prolongement de ce que je disais sur le héros. C'est porter – de manière littérale – un costume pour s'affranchir de quelque chose. Mes costumes sont toujours décadents, avec des matières un peu bancales

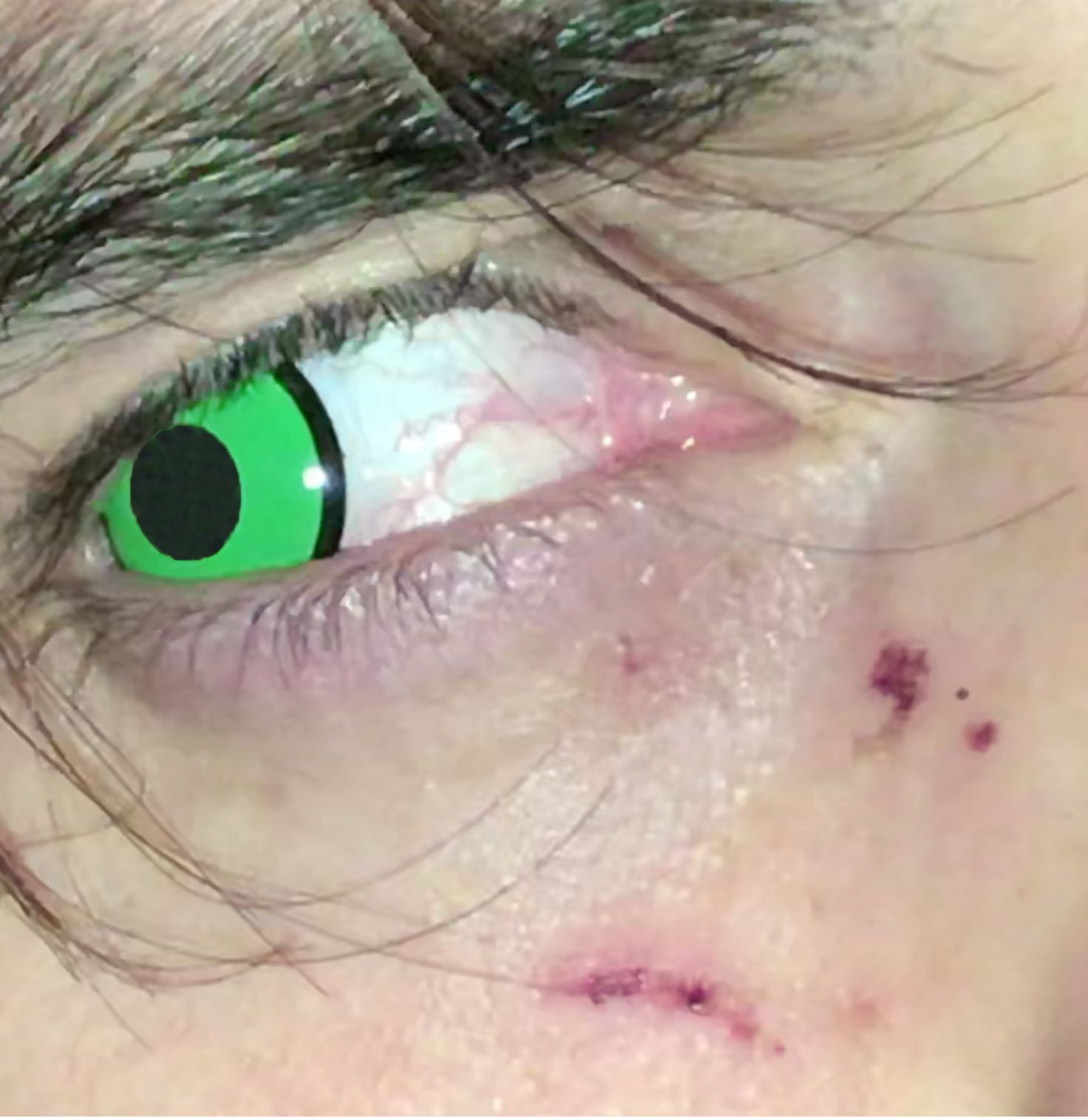
Avec Djoudi, on réfléchissait ensemble à la fin du film, et il m'a dit qu'il aimait le personnage du joker, parce que c'est l'arlequin qui se fout de la gueule des autres, qui se fout de la gueule de ce monde… C'est un personnage tellement hors système qu'il en rigole, mais d'un rire jaune. J'ai adoré cette idée, alors on s'est lancé dans le costume du clown.

Djoudi, film, 16 min, 2018.

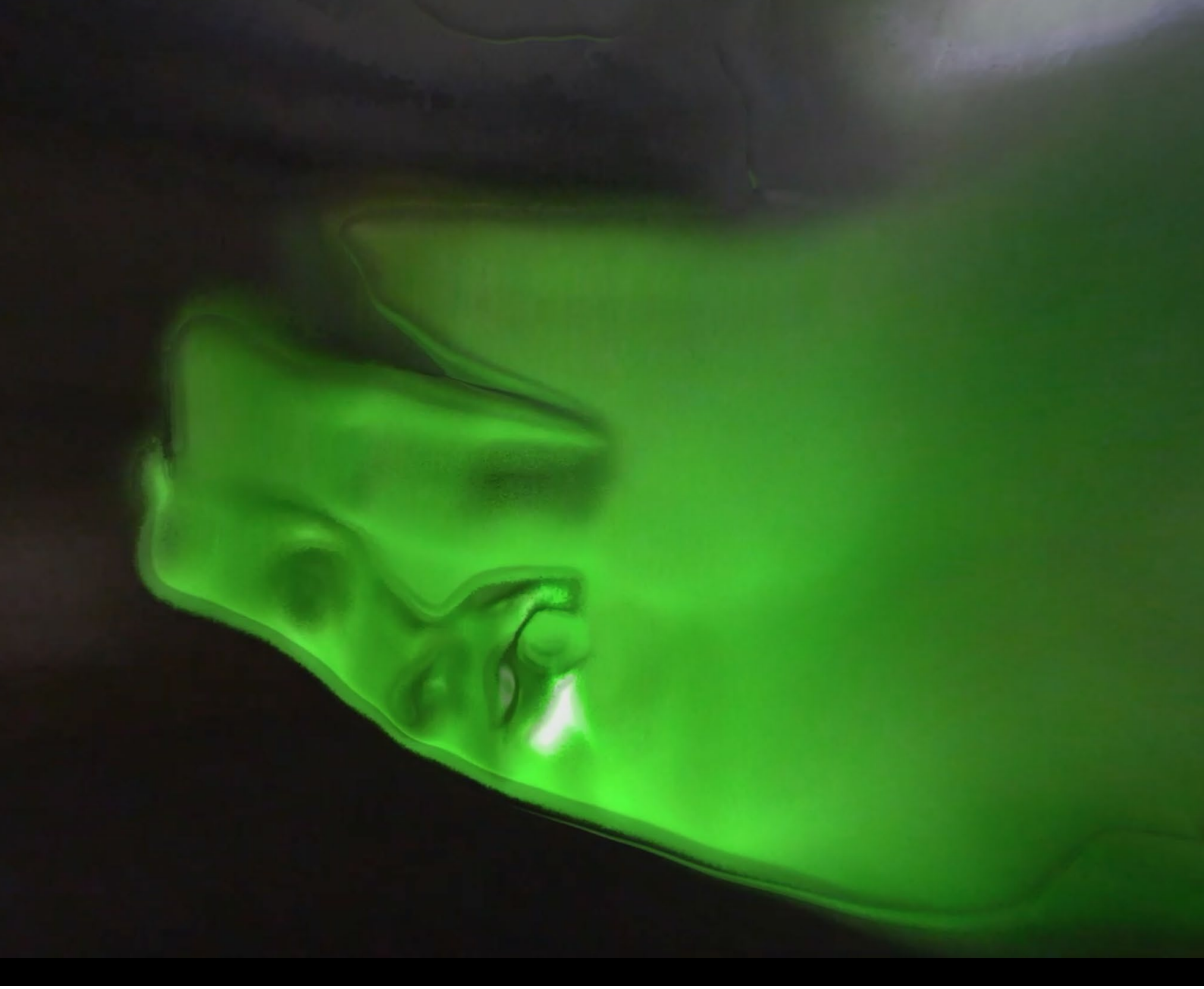
Djoudi, film, 16 min, 2018.

Pour moi, se maquiller, se travestir, se masquer… ça octroie la liberté d'être qui l'on veut. Je suis danseuse, je me déguise et me maquille constamment. Se créer des alter ego, c'est important pour sa santé mentale, et pour moi, c'est ce que permet l'espace du film au delà des costumes.

Disparaitre, Épisode 1, film, 3 min 47 s, produit et diffusé par Extramentales, 2020.



Disparaitre, Épisode 1, film, 3 min 47 s, produit et diffusé par Extramentales, 2020.



Disparaitre, Épisode 1, film, 3 min 47 s, produit et diffusé par Extramentales, 2020.

Lili, film, 5 min, 2018.

Anaïs-Tohé Commaret, Figure Figure 2021
Courtesy de l'artiste

DIRECTION DE PUBLICATION

Indira Béraud
indira@figurefigure.fr

INTERVIEW

Indira Béraud
indira@figurefigure.fr

DIRECTION ARTISTIQUE

Victor Tual
contact@victortual.com

IDENTITÉ VISUELLE

Atelier Pierre Pierre
hello@pierre-pierre.com

www.figure-figure.fr

Instagram Facebook Twitter

SURFACE
HORIZON
EXPOSITION DU 17 JUIN
AU 5 SEPTEMBRE 2021
JEAN-MARIE APPRIOU
& MARGUERITE HUMEAU
Fondation Galeries Lafayette
9 rue du Plâtre
75004 Paris
lafayetteanticipations.com
Entrée gratuite
#expoSurfaceHorizon
LAFAYETTE
ANTICIPATIONS
Fondation d'entreprise Galeries Lafayette
Avec LIBERATION, TELERAMA, TRAX, RADIO NOVA
© Jean-Marie Appriou, Marguerite Humeau. Photo : Stefan Altenburger
Direction image : Alice Gavin Services™